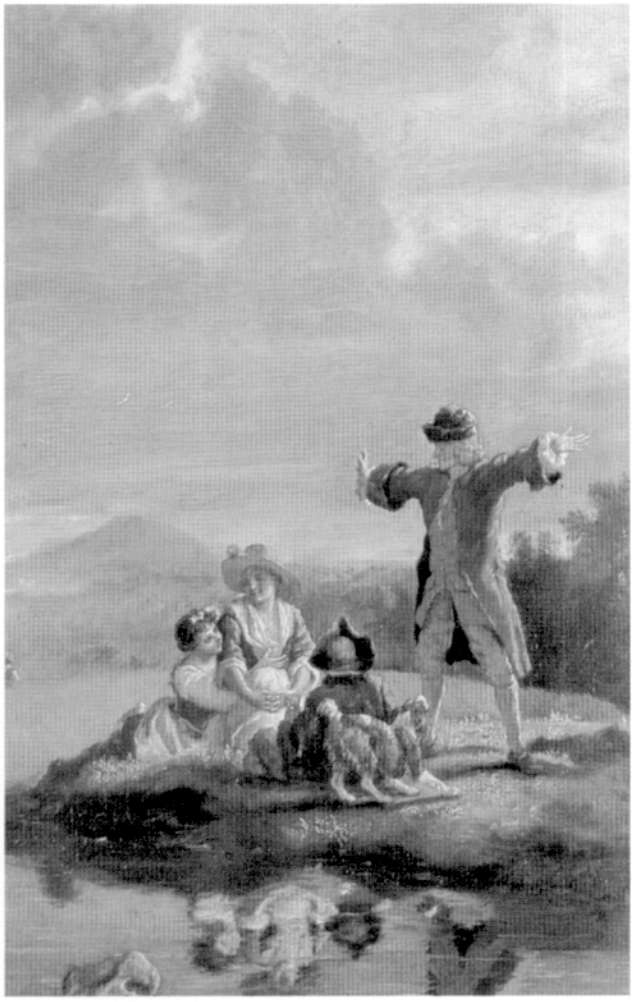
analyses & réflexions sur

Le conte philosophique voltairien

Ouvrage collectif



ellipses

Zadig

Anick Maille

L'insurpassable perfection d'une frivolité suprême, celle qui naît en l'homme qui a tout compris de sa misère et qui a surtout compris qu'il ne la surmonte que par sa légèreté.

Jean Orieux (*Voltaire ou La Royauté de l'Esprit*, p. 515)

Quand Voltaire commence à écrire des contes en 1739, il a déjà, à quarante-cinq ans, atteint la maturité nécessaire à tout bon conteur, qui doit être, selon les lois du genre, « un homme d'âge et d'expérience » (G. Jean, *Le Pouvoir des contes*, p. 178) faisant bénéficier autrui de ce qu'il sait de la vie, de ce à quoi il a réfléchi dans la solitude, car « conter est un travail... une jouissance... une dégustation » (*ibid.*, p. 179) — et même s'il les appelle des « coïonneries », Voltaire travaille beaucoup ses contes. Il écrit le dernier à quatre-vingts ans, *Le Taureau blanc*. Entre celui-ci et *Zadig* (1747), qui ouvre la série, presque une trentaine d'histoires se regroupent « par passades », en « séries chronologiques » (R. Pomeau, Préface des *Contes*, G.F., p. 12). C'est au premier ensemble (1747-1749) que se rattache *Zadig ou La Destinée*. Dès lors reviendra toujours le grand problème qu'est l'apprentissage de l'existence : « La vie, mode d'emploi, pour qui se refuse à désespérer » (Xavier Darcos, *Zadig*, Classiques Hachette, p. 7). Mélangeant « le blanc et le noir », en quel bonheur peut-on croire, lucidement ? Les maux qui frappent les hommes et ceux par lesquels ils s'entre-déchirent sont-ils des « taches horribles » ou simplement des « ombres à un beau tableau » (*Candide*, chap. XX) ? Tout est déjà dans *Zadig* et surtout cet art de poser des questions ouvertes plutôt que d'apporter des certitudes définitives...

Genèse du conte

En juillet 1747 parut à Amsterdam *Memnon, histoire orientale*, premier état du conte dont on ignore la date et les circonstances de composition. Il ne contenait ni la dédicace ni les épisodes de Yebor, de la fille et des deux mages, du souper, du pêcheur. Le récit devait être introduit en France par d'Argenson, qui ne s'acquitta pas de la tâche confiée. D'après Ascoli (p. VIII), le livre en tout cas « était imprimé quand Voltaire séjourna chez la duchesse du Maine, après l'incident du Jeu de la Reine[1] » qui obligea le couple à se faire oublier quelque temps, par un petit exil. Voltaire aurait alors ajouté des chapitres à *Memnon-Zadig*.

Après l'avoir lu en privé, il donna le texte à imprimer à Paris, par méfiance, chez deux libraires, Prault et Machuel, promettant à chacun la suite ou le début. Il réunit ensuite les cahiers en un volume. Le texte intégral parut en septembre 1748. Comme souvent, Voltaire le désavoua. Dans une lettre à d'Argental, il écrit : « Vous parlez de *Zadig* comme si j'y avais pris part ; mais pourquoi moi ? [...] Je ne veux avoir rien à démêler avec les romans » (cité par Ascoli, p. XIII).

1. Alors que Madame du Châtelet, grande joueuse, était en train de perdre une somme importante, Voltaire lui dit à mi-voix en anglais : « Vous ne voyez donc pas que vous jouez avec des fripons ? » (cité par Orieux, p. 321). Mais quelqu'un comprit le mot qui pouvait être perçu comme une insulte à une table où se trouvaient des Princes de sang et les plus grandes dames du royaume. Madame du Châtelet et lui durent s'enfuir.

Deux autres éditions du texte furent préparées par Voltaire : en 1752, quelques corrections de détails et surtout en 1756, une révision très minutieuse perfectionna, égaya, étoffa et équilibra le récit : l'anecdote d'Irax fut supprimée ; le chapitre VI des « Jugements » fut développé en deux. « C'est à cette seule édition que ceux qui me veulent du mal ou du bien doivent ajouter foi » écrit Voltaire dans une lettre en tête de l'édition (cité par Ascoli, p. XXVI).

Les deux chapitres, « La danse » (prévu chap. XIV) et « Les yeux bleus » (chap. XV), publiés pour la première fois dans l'édition posthume de Kehl (1785), vraisemblablement écrits à Berlin, entre 1752 et 1756 (Ascoli, p. XX) ne furent jamais insérés au conte et ne portent pas les adaptations nécessaires à l'enchaînement… et à la prudence de la publication.

Petite chronologie voltairienne

Nous n'avons gardé que les événements contemporains de *Zadig* et de ses révisions, et ceux, antérieurs ou postérieurs, qui peuvent éventuellement éclairer l'œuvre.

Dates	Événements de la vie de Voltaire	Œuvres de Voltaire
1732	Voltaire est refusé à l'Académie des sciences (cf. l'ironie du chap. III).	
1739		Voltaire envoie à Frédéric une « fadaise philosophique », *Le Voyage du baron de Gangan* (manuscrit perdu).
1740	Première visite à Frédéric à Clèves (septembre), à Berlin (novembre).	
1741		*Mahomet ou Le Fanatisme*, tragédie (L'Orient « l'intrigue et le fascine » Ascoli).
1742	Avènement de Frédéric II.	
1745	Historiographe du Roi. Début de sa relation avec Mme Denis.	
1746	Élu à l'Académie Française (après l'échec de 1743). Nommé gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi.	
1747	Octobre : incident avec Mme du Châtelet au jeu de la Reine.	Juillet : première rédaction de *Zadig*. Rédaction du conte *Le Monde comme il va* (publié en 1748).
1748	Février-avril : séjour à Nancy, Lunéville, Commercy à la cour du roi Stanislas Leczinsky, beau-père de Louis XV. Septembre : maladie. Octobre : Voltaire surprend Mme du Châtelet dans les bras de Saint-Lambert.	
1749	Mort de Mme du Châtelet en couches. Voltaire qui, par respect pour celle-ci, avait ménagé le système leibnizien, ne réfrène plus son ironie sur « l'harmonie préétablie » (ajout de 1752, fin du chap. VI).	Lecture de *Memnon* (titre définitif *Memnon ou La Sagesse humaine* en 1756).
1750	Voltaire part pour Berlin. Nommé Chambellan de Frédéric II. Voltaire ne reviendra à Paris que l'année de sa mort, vers février 1778 : on comprend mieux l'errance des personnages voltairiens.	De cette lune de miel datent des ajouts comme ceux du chap. IV (en 1751).

1752	Querelle avec Maupertuis, directeur de l'Académie de Berlin.	Publication de *Micromégas* (prêt dès la fin 1750).
1753	Brouille avec Frédéric II, quitte Berlin.	Rédaction de *L'Histoire des voyages de Scarmentado* (publiée en 1756).
1755	Voltaire s'installe aux « Délices ». Désastre de Lisbonne : « [...] quel triste jeu de hasard » (*Correspondance*).	
1756	Début de la guerre de Sept Ans.	Poème sur le Désastre de Lisbonne. Rédaction de l'article *Histoire* de l'*Encyclopédie*.

CONTEXTE ET SOURCES DE *ZADIG*

LE CONTEXTE BIOGRAPHIQUE : VOLTAIRE COURTISAN

« La vie même de Voltaire a l'air d'un conte d'entre ses contes » dit Paul Valéry (*Voltaire* in *Variété*, Pléiade, *Œuvres* I, p. 522). En effet, elle en a souvent les aléas et parfois, en aussi peu de temps, le bonheur bascule, l'errance reprend, l'épée de Damoclès menace. En 1744, les lettres sont datées de « Cirey-en-Félicité » (Orieux, *op. cit.*, p. 287). En 1745, joies et peines se mêlent : le frère de Voltaire meurt. De l'« inhumaine curée », la guerre, il fait le poème dithyrambique* de *La Bataille de Fontenoy*. A la cour, Il devient historiographe du roi, bénéficie de la protection de la favorite Mme de Pompadour. Pourtant, il se sent toléré plus qu'aimé vraiment par Louis XV « le roi, le seul qu'il aurait aimé séduire » (Orieux, *op. cit.*, p. 344). En outre, la vie de cour lui fait perdre la position rassurante qu'il occupe au centre d'une société d'amis choisis (cf. *Zadig*, chap. IV). Il sait que le moindre incident peut suspendre la faveur des princes[1]. La malveillance des courtisans — dont *Zadig* offre de fréquents exemples — peut entraîner sans cesse des tracasseries, voire des dangers (octobre 1747 : le jeu de la reine ; février 1748 : un madrigal* trop bruyant à Mme de Pompadour). Malgré donc une indéniable audience, Voltaire suscite des réticences. Même son élection à l'Académie française (avril 1746) ne va pas sans remous et le jugement de Montesquieu reflète bien cette ambiguïté : « Il serait honteux pour l'Académie que Voltaire en fût et il lui sera quelque jour honteux qu'il n'en ait pas été » (cité par J. Orieux, *op. cit.*, p. 305).

A cela s'ajoutent de fréquents ennuis de santé dont se fait l'écho l'intéressant ouvrage *L'Envers du Roi Voltaire — Quatre-vingts ans de la vie d'un mourant* (Jacques Bréhant et Raphaël Roche, Nizet, 1989). Retenons simplement qu'« il eut à gérer une machine constamment détraquée » (Préface de R. Pomeau, *L'Envers du Roi Voltaire*, p. 17). En 1747, il est souvent malade et en 1748, il connaît six jours de « moribondage » (Orieux, p. 337). Travail intensif, émotions et souffrances, tension chronique, tout explique les phases de profonde dépression. Bref, les années 1747-1749, pour de multiples raisons, sont des années de crise : « Dans un beau palais, avec la plus grande liberté, avec toutes mes paperasses d'historiographe, avec Mme du Châtelet, et avec tout cela, je suis un des plus malheureux êtres pensants qui soient » (cité par Jacques Spica, Voltaire, *Contes*, Bordas, p. 14).

DES SOURCES TRÈS VARIÉES

Elles sont **livresques** : elles empruntent à des ouvrages anciens ou récents (romans, pièces à la mode, autoplagiat). Outre des sources savantes comme

1. En 1742, Frédéric II fait distribuer par ses agents à toutes les ambassades de Paris, la lettre dans laquelle Voltaire le félicite d'avoir signé une paix séparée avec l'Autriche, sans même avertir la France, son alliée, (Orieux, pp. 269-270), ce qui vaut à Voltaire la colère de la favorite d'alors, Madame de Mailly, la bouderie de la cour, le désintérêt de Louis XV.

L'*Historia religionis veterum Persarum eorumque magorum* (Th. Hyde, 1700) qui fait connaître à Voltaire le Sader et des informations sur Zoroastre (chap. I, II, III, IV et XV), avec quelques confusions cependant concernant l'*Avesta* et le *Zend*, ou des récits de voyages, on trouve des récits ou des poèmes orientaux :

– *L'Histoire de la Sultane de Perse et des Vizirs de Chec Zadé* (traduit en 1707) : avec « l'histoire du grand écuyer Saddyq » qui fournit le nom du héros (« le Véridique », en arabe).

– *Les Mille et Une Nuits* (traduction par Galland 1704-1717), qui inspirent la structure du conte en histoires.

– *Les Mille et Un Jours* (traduction par Petis de la Croix et Lesage, 1710-1712).

Ce sont aussi des souvenirs de la culture humaniste et classique de Voltaire ainsi que des ouvrages contemporains :

– Le *Roland furieux* (1516-1532) de l'Arioste, pour lequel Voltaire eut une admiration tardive mais croissante (cf. chap. XVII) ; Montaigne, Pascal, Molière (cf. chap. IX) ; La Fontaine ; *Le Télémaque* de Fénelon (cf. chap. VI, XVII et XIX) ; *Gil Blas* (1724, Lesage ; cf. chap. I, XII et XIV), *Les Lettres persanes* (1721, Montesquieu ; cf. chap. IX, XI, XII). Dans sa propre œuvre, Voltaire s'inspire des duels épiques de *La Henriade* ou de *La Pucelle* (cf. chap. IX, XVIII), des *Discours sur l'Homme* (cf. chap. XVIII).

Les événements contemporains sont évoqués par de fréquentes allusions qui supposent la complicité du lecteur.

« L'approbation » suggère la triste réalité de la censure ou « approbation royale » dans la dédicace ; et dans le chap. I : la médisance était le travers à la mode (*Le Méchant* de Gresset (1747), rappelant *Le Médisant* (1715) de Destouches).

Au chapitre II : les réclames de l'apothicaire Arnoult ; chap. III : les activités de l'Académie des sciences et le goût des femmes pour les petits chiens, surtout les épagneuls ; chap. VII : les embellissements de Paris ; chap. IV-VII : la querelle sur la comédie larmoyante et sur la tragédie ; chap. XIV : la dénonciation du brigandage ; chap. XVI : les mauvais seigneurs, la parodie ironique des romans sentimentaux et le rôle décisif des courtisanes ; dans toute l'œuvre, la critique des prêtres et du fanatisme (Boyer, Yebor, chap. IV), des courtisans, des financiers (« La danse »), des juges et des gens de justice (chap. III, XV).

Deux influences majeures marquent *Zadig*. L'optimisme leibnizien d'abord. Il se manifeste surtout à travers l'influence de l'*Essai sur l'Homme* (1733-34, Pope) lu et relu. Les emprunts les plus notables sont : l'éloge des passions ; la conviction que les méchants sont malheureux, qu'il n'y a pas de hasard, que les événements sont reliés par une chaîne indestructible, que de tout mal naît un bien ; la leçon que l'homme peut tirer de son ignorance : se soumettre et adorer (chap. XVIII). L'influence orientale ensuite : elle sert de parfait décor au fatalisme. Très à la mode au XVIII^{e} siècle, l'Orient fascine surtout par son exotisme, ses histoires, son style fleuri, son pittoresque, sa sagesse. Souvent le texte se contente d'un vernis léger : noms arabes ou grécisés ; détails (plantes, fleurs, sofas, bijoux, animaux fabuleux). Approximatives sont parfois la topographie (le long itinéraire parcouru si rapidement par Zadig) et les données temporelles. Le pastiche parodique du style oriental, évoqué par l'Envieux (chap. VII) serait plutôt une parodie de la Bible (*Psaumes* ; *Isaïe* ; *Judith* ; *Exode*). Les caractères orientaux sont assez stéréotypés : goût du luxe, violentes passions ; rois tyranniques et cruel ; femmes souvent rusées et perverses.

Bref, si « Zadig est aussi oriental que le goût du temps le comportait » (Ascoli, p. LXVIII), s'il « n'est pas un accident littéraire » (*ibid.*, p. XLIX), notons que Voltaire personnalise bien son récit en restant au goût du jour et en exploitant le thème de la destinée dans une « histoire orientale ».

Premier mouvement : chapitres I à VIII

Jeune, beau, sage, entouré d'amis, Zadig a tout pour être heureux. Or, il connaît des déboires avec l'amour (chap. I et II), la justice (chap. III), la jalousie (chap. IV). Devenu ministre du roi (chap. V), il prouve sa sagesse (chap. VI et VII), mais sa passion pour la reine l'oblige à fuir les menaces de mort (chap. VIII).

Transition : chapitre IX

Deuxième mouvement : chapitres X à XIX

Commence alors une longue errance — initiatique ? — (chap. IX), au cours de laquelle Zadig fait l'expérience de l'esclavage (chap. X). Pourtant, dans ses malheurs, il cherche toujours à réconcilier ses semblables, par le déisme* (chap. XI), à les sauver de la barbarie des religions établies (Almona est sauvée du bûcher). Mais les prêtres défendent leurs privilèges (chap. XII) : Zadig menacé est sauvé par Almona (chap. XIII). Il rencontre ensuite un brigand (chap. XIV) qui prône l'optimisme et lui annonce la mort de Moabdar, un misérable pêcheur (chap. XV, rajouté à la fin de 1748), des femmes qui cherchent un basilic miraculeux (chap. XVI), et parmi elles, Astarté, dont Zadig demande la libération au roi en échange de sa guérison. Grâce à un courrier de celle-ci, il évite la mort prévue par les médecins de la cour, jaloux. A Babylone, un tournoi doit désigner le nouveau roi : Zadig est vainqueur mais dépouillé de son armure durant son sommeil. Il ne peut plus se faire reconnaître. Errant (chap. XVIII), il rencontre l'Ermite — en fait l'ange Jesrad — chargé de lui révéler la grande leçon de la destinée. Zadig retourne à la cour, où il répond aux deux énigmes et prouve son identité (chap. XIX), il peut vivre heureux avec Astarté.

ANALYSE DU CONTE : UNE INITIATION PHILOSOPHIQUE ?

Critiqué dès sa parution pour son décousu apparent, *Zadig* offre plusieurs originalités. Dans cette forme narrative qui a un sens philosophique, si toutes les anecdotes semblent autonomes, leur microstructure reflète et ponctue l'ensemble, un lien subtil les unifie, qui va se resserrant. D'autre part, la construction replace une démarche apparemment progressive dans une structure cyclique. Deux mouvements impulsent la dynamique du conte, ouvrant progressivement l'esprit du héros à des perspectives toujours plus larges, du particulier au général, vers le « point focal » du récit (J. Spica, *op. cit.*, p. 50), le chap. XVIII, avant l'unification finale qui « résout en un faisceau harmonieux toutes les divergences précédemment rencontrées » (*ibid.*).

Le premier mouvement se présente d'abord comme l'apprentissage d'un non-apprentissage, dans la mesure où Zadig ne semble pas tirer parti de ses expériences, même s'il fait preuve de beaucoup de prudence et de bonne volonté. Sa vie paraît régie par un schéma ternaire répétitif : illusion du « trop beau pour être vrai », déception, consolation et adaptation. Qu'il soit insouciant (chap. I) ou prudent (chap. II), le résultat est le même. Inversement, des solutions inattendues se présentent, comme le fait du seul hasard (chap. III), par l'intervention magique d'animaux (un perroquet) ou de fruits (une pêche). Mais quand Zadig est heureux, « le malheur [vient] de son bonheur même ».

Optimisme et absurde cohabitent comme si Zadig-Voltaire ne pouvait souscrire au premier et n'osait avouer le second. Dans cette première partie, l'être subit les événements sans en percevoir la logique profonde. « Cette incohérence conventionnelle [...] est subtilement détournée au profit du philosophe ; par une conversion intérieure, elle devient l'absurdité essentielle, celle du destin qui mène les hommes » (J. Van den Heuvel, Préface à *Candide, La Princesse de Babylone et autres contes*, Livre de Poche, 1993, p. 9).

Dans le deuxième mouvement du récit, Zadig semble devoir passer à un autre plan de réflexion et rencontrer d'autres couches sociales dont il tirera plusieurs leçons à défaut d'une ligne de conduite. Si ce deuxième temps est aussi anecdotique que le premier, sa portée est beaucoup plus symbolique. A cet égard, le chapitre IX « est un

moment de rotation » (X. Darcos, *op. cit.*, p. 64). La place de Zadig sous le cosmos suggère-t-elle qu'un autre point de vue s'impose pour trouver sa juste place ? En tout cas, l'homme apparaît comme un point, « un insecte » face à l'infiniment grand. Son rôle dans la suite du récit semble se placer sous le signe de la relativité. C'est d'abord la leçon de l'esclavage : tous les hommes sont égaux au regard de la destinée et chacun doit faire ses preuves. C'est ensuite celle du déisme : les petites différences ne sont rien face à un « Dieu de tous les êtres et de tous les temps » (cf. *Prière à Dieu*). C'est encore celle d'êtres qui peuvent paraître immoraux ou inférieurs : le brigand heureux, par l'apologue* du grain de sable, est porteur d'espoir ; le misérable pêcheur montre que les malheurs personnels sont relatifs et bien banals ; la capricieuse Missouf prouve que chacun a son rôle à jouer dans le bonheur général. C'est surtout, en dernier lieu, la leçon de l'Ermite. Sa révélation concentre la problématique et reproduit les douloureuses contradictions déjà vécues, mais Zadig, par le statut d'observateur extérieur, a toute liberté d'esprit pour juger objectivement et appréhender enfin l'essence de la vie à travers les actes de l'Ermite (à bon escient, ou pédagogiques), seul le meurtre de l'enfant reste la grande ombre au tableau, le symbole du Mal inévitable. « S'il n'y avait que du bien »... rêve Zadig-Voltaire. « Cette terre serait une autre terre »... « Ce serait un autre ordre de sagesse » répond l'ange. Devenir adulte, c'est peut-être admettre cela. C'est là l'apprentissage, le seul, qui soit réservé aux hommes et qu'il est si dur d'accomplir... « Mais » dit Zadig, « Adorer », « se soumettre », « se taire », ne pas souhaiter que la vie terrestre soit autre que ce qu'elle est, sans pour autant rester passif. Le conte pourrait s'arrêter là. On peut constater que ce message divin, toutefois, ne fournit pas de recette pour vivre mieux, en dehors d'accepter et d'adorer. Le fatalisme auquel Zadig n'oppose qu'un « mais » n'offre pas d'issue autre que cet embryon de révolte. On appliquerait plus volontiers à *Zadig* ce qu'Orieux dit de *Candide* : « [...] ce conte est d'un désespoir presque insondable » (*op. cit.*, p. 515). En effet, Candide, au cours d'une réelle progression, aboutit à une morale de l'action : « cultiver notre jardin », tandis que Zadig, au début comme à la fin, est heureux un peu par hasard. Tout s'arrange... jusqu'au prochain malheur. Le chapitre XIX pourtant n'est pas qu'un couronnement légitime de conte de fées. Le triomphe, sans doute symbolique, de la résolution des deux énigmes prend une dimension particulière, après l'épisode du chapitre XVIII. Situé après « les combats », il n'eût été qu'un aléa heureux de plus dans le parcours du héros. Placé après le message de l'Ermite, il nous dit que la vraie victoire commence non seulement quand l'homme construit sans désespérer l'ordre le plus harmonieux possible, mais aussi quand il accepte que cet ordre s'enraye et que le bonheur ne soit que provisoire et toujours à conquérir. Victoire relative, à la mesure de l'homme, sur un arrière-fond d'absurde apprivoisé. Renoncement à la béatitude de l'Absolu. « Voltaire est tout le contraire d'un béat. Son optimisme est toujours menacé » dit Pomeau (in *Voltaire par lui-même*, p. 99).

Fonctions du conte

Fonction philosophique

Souvent écrit dans des moments de crise, « le conte est la projection dramatisée d'un univers intérieur agité qui se développe en une vision du monde dominée par la déraison. Il marque le sommet d'une crise, la prise de conscience la plus aiguë de l'impasse intellectuelle et morale dans laquelle se trouve Voltaire » (J. Spica, *op. cit.*, p. 12). Moyen de clarifier un problème en se récréant ou, mieux, en se re-créant, il est « philosophique » d'abord parce qu'il est une interrogation sur une des grandes questions de l'existence : ici, la Destinée, et sa richesse est inépuisable parce que ce

questionnement permet des réponses qui changent en fonction de l'âge, de l'état d'âme du lecteur et aussi de sa quête. A ce moment de son parcours, irrité par la vie de cour, tourmenté par sa santé, victime de l'inconstance féminine, Voltaire lui-même s'interroge sur le sens de sa destinée. « La pensée de Voltaire reste, une fois de plus, assez ambiguë. Lorsqu'il voulait évoquer les tristes aspects de la condition humaine, il oscillait entre un pessimisme absolu [...] et un simple scepticisme, se bornant à mettre en doute la finalité de la vie humaine mais sans laisser croire à une finalité inverse, c'est-à-dire la fatalité [...] Il hésite entre une Providence universelle et une Providence particulière » (Robert Mauzi, *L'Idée du bonheur au XVIII^e siècle*, p. 67). L'ambiguïté peut apparaître encore dans cette combativité partout présente dans le conte et qui s'oppose à la résignation. Voltaire ne peut s'empêcher de se servir aussi de son récit léger pour continuer une bataille philosophique menée sur tous les terrains et avec toutes les armes possibles. Trop nombreux sont les mouvements de révolte, d'indignation, de dénonciation pour que l'on puisse voir vraiment chez Voltaire l'acceptation d'une vie tout entière jouée d'avance. En pratique, Voltaire-Zadig garde l'espoir que la raison et la bonté combattent les maux liés à la malveillance des hommes. Zadig ne pense jamais à se préserver quand il se mêle de tout ce qui, finalement, ne le regarde pas : la malhonnêteté des ministres, la cupidité des prêtres, l'attachement des médecins, des mages ou des courtisans à leurs privilèges. Les malheurs qui lui arrivent au nom du bon droit s'expliquent : ce sont ceux qui frappent tous les empêcheurs de tourner en rond, cibles de ceux qui ont intérêt à ce que l'ordre des choses reste ce qu'il est. *Zadig*, conte philosophique, associe contradictoirement les rêves de résignation et de bonheur d'un auteur fatigué et la négation d'une telle attitude par le comportement d'un héros qui n'admet pas de ne pas se battre contre les fléaux humains qui relèvent de notre responsabilité. Le conte est donc philosophique, enfin, parce qu'il se veut une prise de conscience du héros et de nous-mêmes.

FONCTION PSYCHOLOGIQUE ET LUDIQUE

Mais le conte a aussi une fonction plus récréative. Pour son auteur d'abord. En effet, moment de halte dans la tension voltairienne, il a pour fonction de « rendre soutenable l'insoutenable ». C'est là « le but de l'esthétique de Voltaire » dit S. Menant (*L'Esthétique de Voltaire*, p. 31), et il ajoute : « [...] l'énergie que déploie Voltaire pour montrer que la condition humaine au fond n'est pas si tragique est suspecte » (*ibid.*, p. 31). Pour les lecteurs ensuite. Dans la mesure où le conte suppose des auditeurs, il faut que sa tonalité reste absorbable par les gens d'une société choisie, heureux d'être ensemble et de se livrer aux joies de la convivialité : le conte est « un moment communautaire » (G. Jean, *op. cit.*, p. 13). La légèreté indispensable, en même temps qu'elle s'avère une politesse du cœur, soucieuse d'endiguer tout débordement tragique, préserve, comme un garde-fou, le conteur lui-même... Distanciation, ironie, parodie*, concision, l'écriture du conte doit laisser « entrevoir aux yeux exercés quelque vérité fine qui échappe au vulgaire » (Voltaire, *Le Taureau blanc*, chap. IX in *Contes*, G.F., p. 583), sans asséner des vérités trop lourdes, ou pire, des incertitudes insupportables et des inquiétudes impudiques à force d'être trop personnelles. Entre la « fable », dont Voltaire se méfie, et la leçon ennuyeuse qu'il redoute non moins, le conte est le lieu exact de l'intelligence critique et de la sensibilité jugulée qui suppose la connivence entre auteur et lecteur. Il apparaît donc comme une soupape de sécurité et un contrepoids à la dureté du réel, offrant les ressources d'un monde magique — toujours contrôlé — contre un monde parfois trop difficultueux où l'auteur sort et entre par des jeux de pirouette, avec l'humour qui est « l'art de se tirer d'embarras sans se tirer d'affaire ». Le conte permet

ainsi à Voltaire de penser à voix haute et d'évacuer ses propres inquiétudes, sans se départir jamais de cette capacité de vigilance et de dénonciation, qui ramène le héros sur le terrain de la réalité des hommes, en le tirant contre son gré de ce lieu utopique de l'illusion, de ce « climat de couveuse » — dont l'auteur a besoin (J. Orieux, *op. cit.*, p. 190) — vers l'acceptation réaliste de ce qui est en plein lieu ouvert et non préservé : la vie. « Le conte dit bien la vérité cachée de Voltaire : mais si nous voulons être fidèle à son projet, il faut rappeler que son esthétique demande *aussi* que la vérité soit cachée » (S. Menant, *op. cit.*, p. 77). C'est pourquoi les réponses restent toujours ouvertes. Le livre de Micromégas est blanc, l'ange de Zadig s'envole. A nous de rester sur cette légèreté ou de ne pas sous-estimer la portée du message et de faire « l'autre moitié du livre ».

LES PERSONNAGES DU CONTE

ZADIG

Dans son rôle d'abord de double de Voltaire, il remplit de multiples fonctions.

Miroir de l'auteur, il lui ressemble même dans certains détails de la personnalité. Au chapitre I, l'évanouissement de Zadig, la douleur qui « le [met] au bord du tombeau » et une longue maladie, nous rappellent l'hyperémotivité de Voltaire. Frédéric II doutait de sa sincérité. « Voltaire déclame trop dans son affliction » (J. Orieux, *op. cit.*, p. 359). Les hyperboles de notre texte suivies d'un désinvolte « mais enfin la raison l'emporta » (fin du chap. I) pourraient lui donner raison... Orieux commente justement « Frédéric confond deux choses : la sincérité et la vivacité des sentiments de Voltaire. [...] Mais c'est pure malveillance que de l'accuser de feindre » (Orieux, *ibid.*).

De même, on peut retrouver chez le héros des souvenirs de la vie de Voltaire (au chap. IX, l'enthousiasme de l'auteur devant la contemplation du cosmos ; dans tout le récit, son errance).

Miroir grossissant des questions que Voltaire lui-même se pose, des indignations qui l'animent, des désarrois qui l'accablent, Zadig « est le support d'une réflexion théorique » (X. Darcos, *op. cit.*, p. 151). Par le jeu du regard naïf, Voltaire peut aussi reformuler sa perception différemment, faire émerger une vérité nouvelle.

Porte-parole de l'auteur, Zadig en a quelques traits fondamentaux : désarçonné sur le plan privé par la malveillance et la jalousie, « il ne brille de tous ses feux que dans [un] climat de sympathie et d'élégance » (J. Orieux, *op. cit.*, p. 132) ; il ne supporte ni le fanatisme, ni l'intolérance, ni rien de ce qui « déchire » les hommes. Outre la critique, Zadig incarne aussi les idéaux de Voltaire : son déisme dont l'universalité rassemble les hommes, sa conviction que le despote éclairé est un idéal politique réalisable.

Revanche enfin de l'auteur sur sa propre vie, Zadig réalise des rêves que Voltaire a toujours poursuivis : conseiller de rois amicaux et confiants, il est un parfait ministre dont la sagesse force l'amitié du souverain, l'estime de la cour, le respect des juges. Voltaire eût rêvé de jouer ce rôle officiel, d'avoir à la cour une aisance, une quiétude, une reconnaissance qu'il ne connut jamais vraiment.

Mais Zadig dans le conte est aussi un **symbole**. Il correspond parfaitement à la définition du « philosophe » tel que le conçoit le XVIII^e^ siècle et qui prolongeait l'« honnête homme » du XVII^e^ siècle en y ajoutant une sociabilité plus en profondeur : « [...] c'est un honnête homme qui veut plaire et se rendre utile » (Dumarsais, article « Philosophe », *Encyclopédie*). Animé par la raison, il a « l'esprit d'observation et de justesse » (cf. chap. III), il est pourvu de toutes les qualités « philosophiques » : raison, sociabilité, adaptabilité, humanité, générosité.

Enfin, Zadig est une **fonction**, pour ne pas dire une **allégorie***. Il incarne l'individu aux prises avec les aléas de l'existence. Il est le lieu où s'affrontent la liberté de l'être humain et la nécessité de la Destinée.

LES AUTRES PERSONNAGES

A peine dessinés, souvent stéréotypés, ils sont surtout des rôles par rapport à Zadig : tantôt obstacles, épreuves destinés à le faire progresser ou à lui apprendre l'adaptation au monde réel, ils incarnent ce que l'auteur n'aime pas : la jalousie et l'envie (Arimage, Orcan), la gloutonnerie (Ogul), la vanité (Itobad), le fanatisme (l'archimage Yebor). Tantôt rivaux de Zadig, ils lui servent de faire-valoir (Orcan, Itobad). Cador, l'ami, reste une silhouette assez floue, un « adjuvant » du héros. Enfin trois personnages ont un rôle à part, initiateurs chacun à leur manière : le brigand, très ambigu, est porteur d'espoir ; le pêcheur, symbole de malheur humain, enseigne indirectement la relativité ; l'Ermite incarne à la fois la Destinée et la réponse à celle-ci. Les femmes du récit se divisent en deux catégories. La triade inconstante, capricieuse, intéressée, Sémire, Azora, Missouf, est à peine compensée par la présence d'Almona, reconnaissante et sage, et d'Astarté, assez lointaine et abstraite, présence quasi mythique, vraiment « la dame des pensées » du héros.

Problématique du conte

La lecture du conte révèle que deux éléments se superposent tout en s'articulant subtilement l'un à l'autre :

– l'évolution de la conscience de Zadig,

– la problématique mise en place par Voltaire.

Pour *Zadig*, le récit commence, comme *Candide*, par un tableau quasi édénique de l'existence. Le héros a pour seule préoccupation le bonheur, auquel il semble voué (chap. I) mais que d'incessants contretemps contrarient : significatives sont la dégradation et la chute des fins de chapitres (cf. chap. I, II, III et VII). Toutes les tentatives oscillent entre cette exclamation : « qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie ! » et cette illusion : « Zadig commençait à croire qu'il n'est pas difficile d'être heureux » (fin du chap. IV). Le bonheur est donc l'objectif essentiel du héros, et si la destinée est parfois évoquée dès le début du conte, c'est surtout à travers des formules courantes et anodines : « caprice d'une fille élevée à la cour » (fin du chap. I), « bizarrerie ordinaire de la fortune » (chap. III), « occasion » (chap. IV). Or, à partir du chapitre IX, la question du bonheur est reléguée par le héros au second plan, au profit d'une interrogation sur la destinée. Zadig doit quitter Babylone pour poser enfin la vraie question : « qu'est-ce donc que la vie humaine ? » (chap. VIII). Toutes les expériences poussent alors le héros vers ce rendez-vous avec le problème essentiel, le chapitre XVIII qui cristallise le questionnement de Zadig, mais pour finir, celui-ci en revient, avec plus de distanciation peut-être, à son objectif de départ, le bonheur.

Pour le conteur, la trame thématique est plus complexe. Si le problème du bonheur est très clair dans la première partie du récit, mais nuancé par le jeu des focalisations, interne, externe ou zéro (chap. VII par exemple), il reste omniprésent dans la suite où ses formes paraissent parfois sujettes à caution (Sétoc le brigand). Plus ou moins superficiel, il repose sur les richesses matérielles, bien ou mal acquises, sur l'amour toujours menacé par la médiocrité des êtres ou la jalousie des autres, sur la protection d'un univers clos illusoire. Aléatoire, il semble se situer « par-delà le bien et le mal », selon la formule nietzschéenne, se jouer de la bonne volonté et du mérite humain, advenir et disparaître par le plus pur des hasards.

Si l'on cherche à comprendre les mécanismes ou les lois de ce bonheur, nous découvrons en fait que dès le début de son récit, Voltaire, en narrateur omniscient, a l'air de ne pas y croire, crée sans cesse l'attente du revirement de situation, et inscrit la présence d'une Destinée dont les agissements échappent au héros. En effet, si comme nous l'avons vu, certaines évocations de celle-ci sont banalisées par des expressions toutes faites, en revanche, plus significatifs sont les passifs et les « on » qui définissent et tracent la vie de Zadig à son insu. Au fur et à mesure que le récit avance, la Destinée a quelque chose du « Fatum » antique et les énigmes rappellent la question du Sphinx à Œdipe. Mais Voltaire hésite entre un hasard « étrange », absurde, chargé de contradictions, d'anomalies parfois scandaleuses et une Providence qui sait, et révèle son sens en différé, à qui sait attendre. Avant d'accéder à un « autre ordre de sagesse », il faut, corollaire du destin, affronter le Mal dont la présence multiforme est partout dans le conte. Ces maux humains se surajoutent à un autre mal, plus métaphysique, qui frappe inexorablement les hommes : la mort, le temps. Ce dernier est d'abord le lieu de la dégradation (en amour par exemple, changement, infidélité, consolation hâtive). Mais en demeurant la substance de l'expérience, il reste la seule chance de l'apprentissage humain. C'est l'enchevêtrement de tous ces thèmes qui explique la structure narrative complexe de *Zadig* et s'exprime à travers elle dans une progression qui semble parfois cyclique et pourrait trouver sa meilleure expression dans celle d'une spirale évolutive ascensionnelle.

La bifurcation de la problématique du bonheur sur celle de la destinée est donc doublement significative : elle signifie d'abord que le bonheur ne peut pas trouver de réponse autre qu'utopique (il faut pour cela attendre *Candide*) : *Zadig* se contente de proposer une attitude plus que de définir une philosophie (Pomeau) ; elle dit en outre que le bonheur doit être replacé dans une interrogation plus vaste.

« Voltaire est le dernier des écrivains heureux » a dit R. Barthes. Mais il ne faudrait pas se tromper sur la qualité de ce sourire si mal interprété par le XIX^{e} siècle. Heureux, si l'on considère que la pudeur de cet homme « inapte à la confession » (J. Van den Heuvel) transcende les avatars du « moi, je » — qui entrent, pour notre malheur, en littérature avec Rousseau. Heureux comme l'est, en un sens, effectivement, l'homme lucide et ouvert, capable de penser à autre chose qu'à lui-même et de s'interroger sans fin sur la destinée humaine sans s'y accorder une place privilégiée, l'homme capable d'ironie et, mieux encore, d'humour face à cette « matière inassimilable » qu'est pour lui « la société humaine et peut-être la vie » (E. Jaloux). Zadig-Voltaire, à cinquante-trois ans, regarde sans le résoudre l'engrenage cyclique de bonheurs évanescents et de malheurs injustifiés. Candide-Voltaire, à soixante-cinq ans, propose modestement une morale de l'action au jour le jour, en ne cherchant pas à lire dans « le livre du sort » qui « se ferme à notre vue » (poème *Sur le Désastre de Lisbonne*), en se battant pour ce qu'il peut changer. « S'il revivait, [...] que verrait-il, que dirait-il ? » demande Paul Valéry. Peut-être trop souvent les mêmes atrocités, atterrantes pour le cœur et l'esprit. Car l'histoire des hommes se répète encore et encore. Sagesse de *Zadig*. Désarroi de Zadig.